

LE SOCIALISTE

Organe central du Parti Ouvrier Français

ABONNEMENTS :

Trois mois 1 fr. 50 ; Six mois 3 fr. ; Un an 6 fr.
Étranger : Un an 8 fr.
10 centimes le numéro.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

AU SIÈGE DU CONSEIL NATIONAL

PARIS. — 5, rue Rodier. — PARIS

ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ : RENÉ CHAUVIN

Les Annonces sont reçues

A la Société générale de Publicité
7, rue Drouot

Le Parti Ouvrier Français, sera représenté par son secrétaire pour l'extérieur, Paul Lafargue, et par Gustave Delory, maire de Lille et conseiller général, à la Conférence préparatoire qui se tiendra à Bruxelles, le 28 mai, dans laquelle sera arrêté définitivement l'ordre du jour du Congrès international de Paris de 1900.

En vue de cet ordre du jour, les Fédérations régionales et départementales du Parti sont invitées à faire parvenir au Conseil National, d'ici au 15 avril, les questions qu'elles désireraient voir porter devant les prochaines assises du Proletariat international.

VERTIGE

Il en est de certains esprits comme des Pays-Bas où les grands fleuves viennent se perdre dans les sables ; au lieu de conserver l'énergie d'une théorie, ils ont une tendance involontaire à la laisser s'enliser. Cette comparaison s'impose à la lecture de l'article *Socialismes*, paru sous la signature de Jules Destrée, dans l'*Avenir Social*, qui s'intitule *Revue mensuelle du Parti Ouvrier Belge*, sous-titre étonnant sous bien des rapports.

Écartons en premier lieu les questions de personnalité ; l'auteur déclare que « le socialisme de M. Jules Guesde ne lui est pas sympathique ». Voilà le grand mot lâché ; les âmes sensibles ont horreur de cette doctrine, « où rien ne parle au cœur ni à l'imagination ». Si l'auteur préfère le socialisme (!) d'*Il signor Buoncompagno* Merlino, de Sébastien Faure ou de Jean Grave, on ne peut nier que son imagination, sinon son cœur, ne trouve ample pâture dans les terrains vagues de l'anarchisme. D'ailleurs ceci est une question de goût ; parmi les touristes qui vont à Bruxelles, les uns adorent le Musée Weerts, les autres ne peuvent pas le sentir.

Mais le phénomène que présente l'article en question est bien symptomatique ; quoique la théorie qui s'y étale soit une sorte de contre-façon (il y a des fatalités de milieu !) elle nous permet d'étudier l'état d'esprit, non seulement de son auteur, mais d'un certain nombre de socialistes, dans ces derniers temps. Suivant la méthode de Charcot, l'article de M. Destrée est précieux, car c'est un « cas simple », on pourrait même dire simpliste.

A certaines périodes d'un mouvement politique, d'une classe ou d'un parti, une certaine hésitation, voire une lassitude, se font sentir. Le p'an qu'on avait suivi jusque là, les principes que l'on avait admis, ne paraissent plus si clairs à quelques-uns ; ils éprouvent ce qu'on pourrait appeler un moment de vertige. Cette sensation s'explique surtout quand le parti est arrivé à une certaine hauteur, lorsqu'il est isolé. Où trouver l'équilibre ? Les uns s'appuient sur la masse qui les suit, et qui est la preuve vivante de la force et de l'énergie des premiers principes ; les autres préfèrent se rejeter dans les bras de la classe qu'ils ont combattue jusque-là, — et adorent ce qu'ils avaient brûlé. — Historiquement parlant, on n'a qu'à consulter la Révolution bourgeoise de 89, pour voir chaque leader révolutionnaire faire appel, à un moment donné, à ceux qu'il avait combattus : Danton et Robespierre s'adressèrent aux modérés, et les Thermidoriens devinrent royalistes.

Il y a là un phénomène d'optique politique curieux à étudier ; ceux qui faiblissent sont ceux qui regardent à côté : au contraire, les pionniers qui marchent toujours en avant sentent leur force accrue par la conscience de la masse qui les suit. Ils

peuvent tomber ou succomber, mais l'emplacement de leur chute devient une borne sur la route du progrès de leur classe ; celle-ci la repassera certainement un jour.

Dans ce phénomène de vertige, ceux qui se sentent chanceler s'empressent de rejeter d'un bloc ou graduellement les principes qui leur ont servi de balancier. Et où vont-ils chercher une doctrine ? Précisément chez la fraction ennemie la plus rapprochée d'eux qu'ils combattaient naguère. Pour cela le premier prétexte ou la première affaire venue, sont toujours bons. Suivant une parole qui a semblé prendre : « Il faut avoir une confiance moins superbe aux quatre ou cinq formules traditionnelles » : entendez par-là surtout la lutte de classes et la conquête du pouvoir politique !

Comme dit l'écrivain belge, ces formules n'ont rien de sympathique, et si vous les arboriez trop ouvertement il est certain que les rangs radicaux s'ouvriraient difficilement devant vous et qu'il serait difficile de fraterniser. Renoncer brusquement à la lutte de classes est, d'autre part, dangereux ; pour être réaliste, suivant la nouvelle formule Merlino, Clemenceau et autres, il faut commencer par dire qu'« il n'y a pas une lutte : il y a des luttes », comme il y a, suivant le couplet militaire, des gens qui sont de la classe et des gens qui n'en sont pas. Écoutons plutôt Merlino, devenu une autorité pour un membre du Parti Ouvrier Belge : « La lutte ne se combat pas aujourd'hui entre deux classes seulement, mais entre des groupes divers, qui tantôt s'unissent, tantôt se séparent, se coalisent et se combattent pour des intérêts momentanés ». Ainsi, en divisant à l'infini la lutte des classes, on arrive à la réduire à néant ou, ce qui revient au même, à une banalité, et, comme dit le même auteur : « Il est extrêmement imprudent de la prendre pour ligne de conduite ». Par le même raisonnement, on arrivera à dire : « Il n'y a pas un capital, mais des capitalistes, bons, méchants, noirs ou blancs », puisque « c'est une utopie que de croire pouvoir réduire, pour ainsi dire, toute la classe ouvrière à un seul homme, luttant corps à corps contre la classe bourgeoise, également coalisée ». « Tournez, tournez, bons chevaux de bois », comme disait le poète.

Le socialisme français se rendra compte, dit la nouvelle école, « qu'il ne suffit pas de prononcer les formules pour résoudre les problèmes pratiques ». Au contraire, il ne faut plus les prononcer, comme cela on arrivera à les faire oublier à ses nouveaux alliés et à les oublier soi-même. Voilà le nouveau socialisme « réaliste ». Il faut bien s'entendre : les anciennes formules n'étaient pas sympathiques à M. Destrée, à plus forte raison à MM. Traux, Guyot ou Clemenceau ; donc n'en parlons plus, devenons réalistes, humains et même Dreyfusistes... Ces anciennes formules étaient métaphysiques ; les nouvelles conceptions *réalistes*, ce sont la Vérité en marche, la Justice imminente et autres poncifs, du moins d'après les modernes définitions du néo-socialisme. Demandez plutôt aux professeurs de philosophie passés et présents !

D'ailleurs, M. Destrée veut bien à la fin de son article dire que les idéalistes (c'est nous qui sommes idéalistes ! remarquez bien !) n'ont pas tout à fait tort. « Nous proclamons avec eux », dit-il, « l'indispensable nécessité d'un idéal, d'une direction, sinon d'un but (!) ». Après cela, il est temps de quitter l'article sur les *Socialismes*, les luttes des classes, les ouvriers et les capitalistes, car tout est au pluriel, et l'auteur même se paye le luxe, tout comme Renan, d'avoir deux opinions à la fois sur le même objet. Il est trop inconstant ou divers, pour que nous le suivions plus

longtemps dans ses méandres, nous contentant de lui montrer *sinon son but*, au moins sa *direction* : elle va tout droit à l'enlèvement final de la théorie socialiste.

Notons en terminant, que l'auteur ne s'est pas refusé de donner son petit coup de patte au Parti Ouvrier Français, en rééditant une remarque déjà faite ailleurs sur la « décision d'ailleurs éphémère des Marxistes de se désintéresser de l'affaire Dreyfus ! » Lui aussi ? il n'y a plus d'enfants ! — Il sera peut-être permis de le rassurer, et, comme on nous a accusés d'être nationalistes ! (nous, l'École de la trahison, d'après Judet!), qu'il soit bien persuadé que le Parti Ouvrier dans cette Affaire comme dans d'autres ne veut ni de César ni de Pape.

CHARLES BONNIER.

A BRUXELLES

Le Conseil National sera représenté à l'inauguration de la nouvelle Maison du Peuple de Bruxelles, par deux de ses membres : les citoyens G. Delory et Raymond Lavigne, ce dernier déjà mandaté par la Fédération Girondine du Parti.

Ajoutons que plus d'un millier de membres du Parti appartenant aux sections de Lille, de Roubaix, d'Armentières, etc., s'appêtent à prendre part à cette grande manifestation internationale, à laquelle le conseil fédéral de la région parisienne a délégué le citoyen Bræmer et le Conseil municipal d'Ivry, le citoyen Michon.

LA SEMAINE

Le paupérisme s'accroît avec l'accroissement des richesses.

Ce ne sont pas seulement les socialistes, ce sont les faits — même *statistiques* par nos adversaires — qui affirment cette contradiction, suffisante à condamner le régime capitaliste. Qu'on feuillette le rapport adressé en 1854 au ministère de l'Intérieur, par M. de Watterville, inspecteur général des bureaux de bienfaisance, et l'on constatera qu'en 1847 sur une population de 35 millions 400 mille 486 âmes, la France comptait

1,329,659 indigents

auxquels il fallait ajouter 242,967 mendiants et 24,841 vagabonds : Ensemble 1,667,467, soit 4 3/4 pour cent.

Que l'on consulte maintenant le rapport qui vient de paraître du Conseil supérieur de l'Assistance publique et la statistique annuelle de la France pour 1896, et l'on se trouvera en présence de 2,177,653 indigents, mendiants et vagabonds compris, pour une population de 38,517,975 habitants.

La proportion entre la population et l'indigence s'est donc élevée à *environ 6 pour cent*. C'est une augmentation de 1 1/4 pour cent, alors que dans le même espace de temps la richesse publique augmentait de plus de 300 pour cent.

A Paris, seulement, le nombre des assistés a passé de 74,000 à 200,000, sans compter les vagabonds, les mendiants et les enfants abandonnés.

La Chambre vient d'accoucher d'un nouveau groupe, présidé par le forçat — très repent — de la Commune, Alphonse Humbert, et vice-présidé par deux boulangistes impénitents, Chiché et Girou. Et de ce groupe, que complètent les Stanislas Ferrand et les Paul Bernard, nous ne dirions rien, s'il ne s'intitulait « socialiste ».

Socialiste ! Et pourquoi ? Parce que son programme comporte : « la rentrée à la nation des mines, des canaux et des chemins de fer, sans que cette transformation puisse léser aucun intérêt légitime, — lisez moyennant une large indemnité aux voleurs.

Mais à ce compte-là, socialistes seraient aussi l'Empereur allemand, la Monarchie belge et le Tsarisme russe, qui ont, bien

avant nos nouveaux groupés, nationalisé les chemins de fer.

Non, non, le socialisme n'a rien à voir avec cette reprise par l'État bourgeois de certaines grandes industries, dans l'intérêt de la production capitaliste elle-même.

Cela, mes beaux messieurs, c'est tout simplement du *capitalisme d'Etat*, laissant subsister, quand il ne l'aggrave pas, la servitude prolétarienne. Et, pour qu'avec une pareille amorce vous ayez pu espérer une seconde pêcher une clientèle, il faut que, depuis quelques mois, les eaux ouvrières aient été profondément troublées par un débordement d'intellectualismes.

Mais même après les efforts de nos confusionnistes pour arracher les travailleurs à leur objectif unique et nécessaire : l'expropriation politique et économique des expropriateurs de l'humanité, votre mascarade n'a aucune chance de faire des dupes et vous serez hués — foi de Parti Ouvrier — comme des chienlits que vous êtes.

Les dernières nouvelles électorales sont des meilleures pour le Parti, qui, sur tous les points de grand champ de bataille international, compte autant de victoires que de combats engagés.

En Italie, c'est notre ami Philippo Turati, un de ceux qui ont le plus contribué à l'organisation du prolétariat transalpin en parti de classe, qui, du bain où il a été envoyé pour douze ans par la justice militaire et royale, se voit réélire député par 4321 voix dans le cinquième collège de Milan, affirmant ainsi plus vivant que jamais ce socialisme dont on prétendait avoir raison à coups de fusils et de canons.

En Allemagne, c'est la démocratie-socialiste qui, poursuivant sa lutte de classe contre toutes les fractions de la bourgeoisie et refusant de distinguer entre les progressistes et les ultramontains, vient de faire coup double en installant au Conseil municipal de Carlsruhe 10 des siens contre 4 démocrates et 2 candidats du centre catholique et en battant par 2,715 voix contre 2,311 à l'élection communale partielle de Stuttgart, tous les autres partis coalisés.

Dans notre nord enfin, à Hem, où avaient lieu dimanche dernier des élections complémentaires municipales, ce sont les candidats de notre Parti Ouvrier qui arrivent bon premiers, devançant de plus de 100 voix les républicains bourgeois, et les obligeant ainsi à se retirer devant nous s'ils ne veulent pas assurer le triomphe de la réaction.

RÉFORME & RÉVOLUTION

Le développement même de l'industrie moderne doit progressivement faire pencher la balance en faveur du capitaliste contre l'ouvrier, et, par conséquent, la tendance générale de la production capitaliste est, non d'élever, mais bien d'abaisser l'étalon moyen des salaires, c'est-à-dire de porter la valeur du travail plus ou moins à sa *limite minima*.

Telle étant la tendance des *classes* sous le présent régime, est-ce à dire que la classe ouvrière doit renoncer à sa résistance contre les empiètements du capital, abandonner les tentatives par lesquelles elle s'efforce de tirer parti des chances qui se présentent d'amélioration passagère ?

S'ils agissaient ainsi, les travailleurs se dégraderaient, tomberaient au plus bas niveau pour ne plus former qu'une masse uniforme, écrasée, de malheureux que rien ne pourrait arracher à sa misère. Leurs luttes pour obtenir un salaire normal sont les incidents inséparables du régime du salariat dans son ensemble ; dans quatre-vingt-dix cas sur cent, leurs efforts pour relever les salaires ne sont que des efforts pour maintenir la valeur donnée du travail ; la nécessité de discuter leur prix avec le capitaliste est inhérente à leur condition les obligeant à se vendre comme marchandises. Et en cédant pied lâchement dans leur conflit de tous les jours avec le capital, ils perdraient certainement le droit d'entreprendre aucun mouvement plus étendu et plus général.

D'autre part, la classe ouvrière ne doit pas s'exagérer le résultat final de ces luttes de tous les jours. Les travailleurs ne doivent

Mais en regard il nous montre les riches arméniens de Constantinople, capitalistes dont l'industrie est nécessaire à l'existence de l'Empire Turc, soumis à la fois au Sultan et au prêtre arménien qui recommande la soumission, et se bouchant les oreilles quand ils entendent crier trop haut du côté de l'Asie-Mineure. Là, encore il y a lutte de classes, cette lutte qu'il faut se crever les yeux pour ne pas voir.

Le Parti révolutionnaire, le Huntchak, a compris la nécessité de mener à la fois la lutte nationaliste et la lutte de classes en Arménie; il réclame l'autonomie pour l'Arménie, comme pour la Crète; mais le Parti conservateur arménien sent bien que derrière le problème national se pose la question sociale comme pour toutes les nations opprimées qui ont à doubler les étapes, à mettre, comme on dit, les bouchées doubles. C'est de là que vient l'hostilité des Arméniens de Constantinople, qui se déclarent satisfaits de leur condition actuelle, et savent très bien s'accommoder de la tyrannie du Padishah, qui ne les empêche pas de faire leurs affaires.

Au milieu de l'indifférence de l'Europe, en dépit des promesses faites au traité de Berlin, la question arménienne, comme celle de la Crète, il y a un an, comme celle de tous les pays annexés par le Turc, est un objet que les diplomates n'aiment pas à contempler. Le Turc, lui, suit simplement sa nature en persécutant des populations d'infidèles, mais les empereurs orthodoxes, avec leurs déclarations de foi, à Jérusalem et ailleurs, n'aiment pas qu'on révèle les actes de leur allié.

Il reste au Parti révolutionnaire arménien, appuyé par le Parti socialiste international, à remettre toujours sous les yeux des pouvoirs européens, non seulement ce crime, mais cette faute, ce cancer qu'ils ne veulent pas extirper de la face de l'Europe gérée par leurs convoitises. Le livre de Nazarbek, que nous espérons bientôt voir traduire en français, se dresse comme un avertissement pour le gouvernement et sonne le tocsin pour réveiller l'Europe avachie et endormie.

C. BONNIER.

LE 1ER MAI

Pour le 1er Mai prochain sera tiré un numéro exceptionnel du SOCIALISTE avec portraits de tous les membres du Conseil National.

Ce numéro aura HUIT pages et sera exclusivement consacré à la fête internationale du Travail.

Il contiendra, en outre, des articles et portraits des représentants du socialisme international, tels que : ED. LIEBKNECHT (Allemagne), V. ADLER (Autriche), G. PLEKHANOFF (Russie), Ansel (Belgique), Enrico Terri (Italie), P. Iglesias (Espagne), etc.

Prix par numéro..... 0.20 c.
Prix par cent franco en gare 12 fr.
Prix par mille » » 75 fr.
Les Groupes sont priés de faire leurs commandes avant le 10 avril, pour que l'Administration puisse fixer le tirage.

Ce numéro exceptionnel ne sera livré que contre remboursement.

Adresser demandes et mandats aux Bureaux du Journal, 5, rue Rodier, Paris.

LE PARTI OUVRIER EN FRANCE

Paris

Le conseil fédéral prévient les groupes et fédérations locales et les militants que le compte-rendu du dernier Congrès régional, paraîtra le 15 avril. Envoyer toute demande au siège du conseil fédéral.

Agglomération Parisienne. — Mercredi 5 avril, réunion plénière des groupes, salle Anglade, rue Turbigo, 14.

Ordre du jour : Changement du Siège Social : l'Entente Socialiste.

Le Cercle collectivistes du XIe arrondissement a célébré dimanche soir, l'anniversaire de la proclamation de la Commune par une fête de famille présidée par notre ami le citoyen Elie May, ancien combattant de 1871.

Dès huit heures et demie les sous-sols du café de la Perle, 7, place Voltaire, s'emplissent d'une foule nombreuse. On remarquait beaucoup de mères de famille entourés de leurs enfants.

Tour a tour les citoyens Osmin, Dupuy, Maurice, font l'historique et commente la Révolution communaliste de 71, aux applaudissements unanimes de l'auditoire.

Le citoyen Wall, secrétaire du Cercle, remercie les citoyennes d'être venues en aussi grand nombre.

La soirée s'est terminée par des chants et poésies socialistes.

Puteaux

Samedi 25 mars, a eu lieu la réunion publique organisée par le groupe socialiste révolutionnaire, adhérent au Parti Ouvrier Français et à laquelle assistaient plus de 1500 travailleurs venus pour entendre et applaudir les orateurs du Parti.

Le citoyen Defoucaux, président, après avoir excusé le citoyen Viviani, empêché, donne la parole au citoyen Parisot, conseiller général, qui apporte aux ouvriers de Puteaux le salut socialiste des camarades de Ríceys, commune de l'Aube, entièrement acquise au Parti.

Puteaux saura suivre l'exemple de cette vaillante cité de l'Aube, dit en terminant l'orateur, et l'auditoire ouvrier par ses applaudissements prouve qu'il saura faire son devoir.

Le citoyen Pastre, membre du Conseil National, succède à Parisot.

Il fait le procès des gouvernements bourgeois qui se sont suivi depuis 28 ans de République et montre que seule la classe ouvrière en luttant sur le terrain politique, sous le drapeau rouge du Parti Ouvrier, pourra forcer les dirigeants actuels à réaliser les réformes promises

en attendant l'heure où elle s'emparera elle-même du pouvoir pour établir la République sociale.

Notre ami est longuement acclamé en quittant la tribune.

Le citoyen Carnaud trace en termes généraux le tableau de la société collectiviste de demain et montre que cette société n'est point un rêve mais bien une réalité nécessaire, indispensable puisqu'elle est engendrée par la société capitaliste elle-même.

Au milieu d'applaudissements unanimes de la salle, Carnaud cède la tribune à Chauvin qui est accueilli par des cris : Vive Chauvin ! Vive la sociale !

Chauvin fait un exposé clair et complet de la doctrine économique et politique du Parti et aborde ensuite la dernière partie de l'ordre du jour : l'œuvre des municipalités collectivistes, il énumère quelques réformes apportées par nos amis du Conseil municipal de Lille en vue de soulager les souffrances ouvrières.

Cette partie de son discours basée sur des chiffres et des faits est très goûtée par l'assistance, surtout par de nombreuses citoyennes présentes, qui applaudissent chaudement à l'exposé de ce que nos amis lillois ont fait pour la protection de l'enfance ouvrière.

Le citoyen Cadenat, député de Marseille, très fatigué, se borne à apporter le salut fraternel des prolétaires marseillais à leurs frères de Puteaux et promet à l'assemblée de revenir une autre fois dans cette commune.

Un ordre du jour remerciant les orateurs et acclamant les principes collectivistes du Parti Ouvrier Français est voté à l'unanimité. Bonne soirée pour le Parti, dont on verra les fruits au mois de mai de l'année prochaine.

Une quête a été faite à la sortie pour la propagande socialiste et au bénéfice d'un dévoué militant actuellement malade.

Limoges

Près de deux mille personnes se trouvaient réunies dimanche dernier, dans la vaste salle du cirque de Limoges, où le Parti Ouvrier avait organisé une grande réunion publique.

A trois heures, le citoyen Treich, le dévoué et sympathique secrétaire de la Bourse du Travail, ouvre la séance et présente à l'assemblée les excuses du citoyen Guesde retenu par la maladie, il annonce ensuite que le citoyen Légitimus, député de la Guadeloupe vient de télégraphier qu'il ne pourra arriver à Limoges que par le train de quatre heures vingt.

Notre ami Treich ayant fait allusion aux grandes fatigues endurées par le vaillant militant Guesde, les applaudissements éclatent nombreux et de toute part les cris de : Vive Jules Guesde ! retentissent et se répètent.

Le président donne alors la parole au citoyen Patry, qui, aux élections législatives dernières s'était présenté comme candidat radical et qui a tenu à profiter de la conférence organisée pour faire une affirmation socialiste. Mais à peine le citoyen Patry avait-il commencé que quelques anarchistes libertaires entreprennent de l'empêcher de parler, bien qu'il n'eût encore soutenu aucune question de principes, les compagnons crient, tempêtent, demandent à le contredire et malgré tous les efforts du président pour les ramener à plus de raison, nous devons assister à une scène de violents désordres qui obligent de nombreux citoyens à intervenir pour corriger selon leur mérite la douzaine et demie de libertaires si peu respectueux de la liberté de réunion et de discussion.

Dans la bagarre un célèbre compagnon est hissé à la tribune et nous avons alors une explication du boucan, car nous apprenons que le citoyen Jouvian, rédacteur du Peuple demande la parole.

On la lui accorde, il s'empresse d'attaquer en termes grossiers l'avocat Patry, puis

Guesde enfin, cet ignorant veut discuter Karl Marx et bien entendu, nous raconte une petite histoire fort indigeste ou l'absurde domine avec éclat.

Content de son boniment qui soulève les protestations de toute l'assemblée, il s'arrête et va prendre place près des journalistes réactionnaire qui lui font du reste le meilleur accueil.

Le citoyen Patry reprend la parole et, bien que violemment interrompu à chaque instant par les libertaires prononce un éloquent discours où il démontre l'égoïsme de la classe bourgeoise le danger qu'il fait naître pour l'ordre social, il conclut à la nécessité des réformes sociales et fait une belle affirmation de principe qui est unanimement applaudie.

Le citoyen Pédron à qui le président donne la parole est salué de nombreux applaudissements. Il commence par faire passer un bien mauvais moment aux compagnons anarchistes qu'il déshabille de main de maître. Janvion ayant parlé de Karl Marx, pour essayer de dénaturer son œuvre immense, c'est sur ce terrain que le citoyen Pédron entend se placer, et pendant près de deux heures l'orateur, au bruit d'applaudissements enthousiastes, développe les principes collectivistes, parle du Parti Ouvrier, de ses débuts, des résultats déjà obtenus, de son triomphe prochain qui assurera l'émancipation humaine.

Une véritable ovation est faite à l'orateur lorsqu'il regagne sa place ou de nombreux amis se précipitent pour lui serrer les mains.

En ce moment le citoyen Légitimus arrive à la tribune, son apparition fait éclater des bravos unanimes toute la salle est debout et les cris de : Vive Légitimus ! partent de tous côtés, notre ami s'avance et d'une voix vibrante crie : Vive la Sociale !

Légitimus prononce ensuite un excellent discours; il parle de la situation faite aux travailleurs de la Guadeloupe, de l'exploitation monstrueuse qu'ils ont à subir, puis nous entendons une explication fort intéressante sur les progrès socialistes accomplis dans les colonies, les victoires obtenues et celles qu'on est en droit d'espérer des vaillants militants qui là-bas mènent le bon combat, défendent les principes du Parti Ouvrier Français.

Le beau discours du citoyen Légitimus soulève un véritable enthousiasme et la séance étant levée, après l'adoption d'un ordre du jour remerciant les orateurs et acclamant le Parti Ouvrier Français, on se précipite sur la tribune pour féliciter le député socialiste de la Guadeloupe.

Le soir un punch a été offert aux concitoyens et a été un nouveau succès pour le Parti.

Le Vigan

La tournée de propagande que nos amis viennent de faire dans plusieurs communes de l'arrondissement du Vigan, a été un véritable triomphe pour le Parti, pour sa politique et pour son élu, notre dévoué camarade Pastre.

Samedi 18 mars, après une courte halte à Saint-Hippolyte-du-Fort, où un banquet intime leur a été offert, nos amis Pastre, Dufour, député de l'Indre et Guilleci, conseiller municipal de Marseille, se sont rendus à Lassalle, chef-lieu de canton rural, où ils ont été reçus par la musique. La conférence tenue à huit heures, sous la présidence du citoyen Grévol, réunissait près de deux mille personnes, qui n'ont cessé d'applaudir nos orateurs. Après la réunion publique, a eu lieu l'inauguration du Cercle socialiste du canton de Lassalle.

Dimanche 19 mars, à midi, nos amis étaient à l'Estréchure (commune du canton de Saint-André-de-Valborgne), où, après un banquet, ils donnaient avec le plus vif succès, une réunion qui comprenait environ quatre cents personnes.

Table with multiple columns: GROUPES PROFESSIONNELS, AGRICULTURE, INDUSTRIE, TRANSPORTS, POSTES ET TÉLÉGRAPHES, COMMERCE, FORCE PUBLIQUE, ADMINISTRATION PUBLIQUE, PERSONNES VIVANT EXCLUSIVEMENT DE LEURS REVENUS. Includes various sub-categories like 'Propriétaires cultivant exclusivement leurs terres' and 'Armée de terre'.

